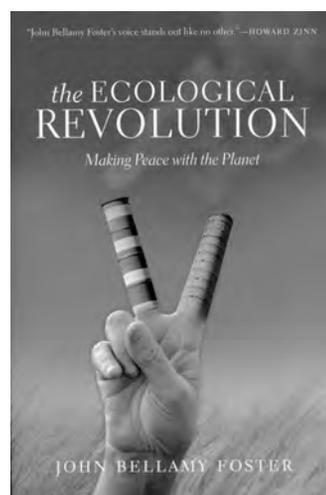




JOHN BELLAMY FOSTER
THE ECOLOGICAL REVOLUTION:
MAKING PEACE WITH THE
PLANET

Monthly Review Press, New York, 2009, 328 p.



Alors que l'année 2009 tirait à sa fin, les gouvernements les plus puissants du monde démontraient lors du Sommet des Nations unies à Copenhague qu'ils étaient bien décidés à ignorer la question du réchauffement climatique. Cela alors que nous recevons quotidiennement de nouvelles confirmations de l'imminence d'un chaos climatique.

Il existe un corpus croissant de littérature indiquant des moyens de faire face à la crise, depuis la promotion résolument timide d'actes individuels (pensez Al Gore et calculez votre empreinte carbone individuelle) jusqu'à des critiques plus radicales voire révolutionnaires.

John Bellamy Foster, l'éditeur du mensuel socialiste de New York *Monthly Review*, a publié un livre l'année passée qui compile plusieurs de ses écrits des dix dernières années sur la crise écologique [1]. Cela comprend des articles qui esquissent une approche marxiste de la crise de l'environnement, qui abordent aussi les crises économiques qui sont ses sœurs jumelles, tout en éclairant la meilleure science du climat dont on dispose.

Foster explique que « la séparation entre la science de la nature et la science sociale... a été l'un des produits intellectuels les plus aliénés

de la société bourgeoise ». Par contraste, il écrit : « La force ultime de l'analyse marxiste n'a jamais résidé principalement dans sa théorie des crises économiques, ni même dans son analyse de la lutte des classes en tant que telle, mais repose beaucoup plus profondément sur sa conception matérialiste de l'histoire autant humaine que naturelle, comprise, de la seule manière véritablement possible, comme un processus dialectique et contingent sans fin. »

Le livre de Foster fait exactement cela, en combinant le meilleur de la pensée scientifique avec la nécessaire compréhension du système social dans lequel nous vivons et sa connexion avec notre histoire naturelle.

Il commence par dessiner à grands traits les ravages que l'humanité est en train de faire subir à la planète, et donc à notre futur. Le changement climatique mondial n'est pas l'unique problème, mais plutôt l'un des défis les plus grands et les plus globaux que nous ayons à affronter, depuis la contamination de l'eau et la destruction des pêcheries jusqu'à l'épuisement du sol et l'extinction de certaines espèces.

Foster aborde ensuite les dernières découvertes de la science climatique. Par exemple, avec l'augmentation des températures arctiques, de nouvelles sources de gaz à effet de serre sont libérées dans l'atmosphère. Le dégagement de méthane par le réchauffement et la fonte du *permafrost* [2] dans les régions arctiques va accélérer le processus de réchauffement mondial. Les températures augmentent et s'engagent dans un cycle de rétroaction positive sans qu'il existe une fin prévisible du processus ainsi déclenché.

Quotidiennement, nous recevons de nouvelles confirmations de ce processus. Ainsi, par exemple, la revue *Science* a rapporté le mois passé que les libérations de méthane par les sols arctiques se trouvant sous la mer de Sibérie sont à des niveaux plus élevés que ce que nous pensions auparavant.

Depuis ses premières pages où il explique que la technologie sera utile pour résoudre notre crise écologique, Foster souligne également que la technologie à elle seule ne pourra rien et que nous devons absolument avoir une approche de la crise climatique qui implique une transformation sociale.

Il avance des arguments contre ceux qui prétendent que le capitalisme peut devenir « vert ». « Dans cette conception, à part la technologie, pratiquement rien dans l'organisation sociale de la société ne changerait. La contrainte du capital à une accumulation illimitée et son lien nécessaire à un ordre qui place les demandes privées créées »

[1] La revue *La brèche* a publié dans son numéro 1 de décembre 2007 son article « L'écologie de la destruction ». (Réd.)

[2] Le *permafrost* est le sol gelé en profondeur de manière permanente depuis des milliers d'années, qui caractérise les régions arctiques au-delà de la limite extrême de la forêt. (Réd.)

artificiellement au-dessus des besoins individuels et sociaux resteraient inchangés.»

Afin de commencer à développer une nouvelle technologie qui ne soit pas impulsée par le marché et le motif du profit, mais plutôt par la nécessité de créer un monde soutenable, les gens doivent d'abord être libérés par une révolution sociale qui puisse atteler le potentiel de l'humanité à cette tâche.

Ce recueil est une excellente introduction aux idées éco-socialistes. Les lecteurs y trouveront une version résumée de l'argumentation que Foster a développée dans son livre de 2000, *Marx's Ecology* [3]. A savoir qu'au cœur même de l'analyse de Marx et de ses écrits sur le capitalisme, il y a une compréhension de la relation d'interconnexion entre la civilisation humaine et l'environnement.

Foster attire l'attention sur les origines de la pensée écologique de Marx, à commencer par sa thèse de doctorat de 1841 sur Démocrite et Epicure. Dans d'autres articles, Foster explique que la lutte pour le socialisme et celle pour la soutenabilité écologique ne peuvent pas être séparées. Ailleurs, Foster étudie les origines du mouvement de protection de l'environnement aux États-Unis avec la parution en 1962 du *Printemps silencieux* (*Silent Spring*) de Rachel Carson [4].

La partie la plus intéressante du travail historique de Foster est sa manière de mettre en évidence les racines de la «pensée écologique» à des endroits inhabituels. Il nous donne un aperçu de l'essor de la compréhension scientifique au début de l'histoire soviétique – par exemple, lorsqu'en 1919 la première réserve naturelle destinée à l'étude scientifique de la nature a été établie dans le sud de l'Oural.

Foster nous fournit aussi de fascinantes relectures de figures célèbres de l'écologie. L'analyse qu'il fait de Rachel Carson pose comme point de départ qu'elle serait «mieux comprise si nous reconnaissons qu'elle n'était pas seulement une figure isolée mais qu'elle faisait partie d'un mouvement de révolte plus large, né parmi des scientifiques et des penseurs de gauche, qui, dans les années 1950 et 1960, étaient préoccupés par les effets de la radiation nucléaire».

La catastrophe écologique qu'est la guerre – spécialement celle pour le contrôle du pétrole – est aussi abordée dans le livre. Les lecteurs sont ramenés à la «crise du pétrole» de 1970 et Foster nous rappelle qu'en 2001 la production de pétrole des États-Unis avait chuté de 39 % par rapport à son pic de 1970. Foster nous donne là un cours d'introduction au débat autour du «pic pétrolier» [5]. Il nous permet de bien comprendre que le cœur du problème est lié à l'impérialisme états-unien et à la lutte que mènent les États-Unis afin de maintenir leur rôle en tant que seule superpuissance mondiale.

De façon similaire, un chapitre entier est consacré au rapport du Pentagone sur le changement climatique, rapport qui confirme les points de vue écologique et socialiste selon lesquels l'empire états-unien n'est pas tant préoccupé par le bien-être humain et écologique que par «l'objectif étroit... de sauvegarder la forteresse Amérique à tout prix».

Dans ce sens, le Pentagone est «préoccupé» par le changement climatique, car il est de son intérêt de pouvoir prévoir «quels

sont les pays les plus susceptibles d'être fortement touchés écologiquement, économiquement et socialement, et qui seront donc poussés à la guerre», afin de pouvoir mieux préparer la machine de guerre des États-Unis.

Foster rappelle, comme il l'a fait ailleurs, que l'exploitation de la nature constitue une partie centrale de la pensée de Marx et d'Engels sur les contradictions du capitalisme. Pour eux, l'aube du capitalisme a vu se développer une «fracture métabolique» entre les nutriments extraits du sol dans les campagnes et le rejet d'une grande quantité de déchets dans les villes en voie d'industrialisation, là où la classe ouvrière était en train d'être concentrée en grand nombre.

Dans un exemple très parlant pour toute personne vivant aujourd'hui aux États-Unis, Foster note que le chimiste et agronome Justus von Liebig (1803-1873), dont Marx connaissait bien le travail, «a observé qu'il y avait des centaines, parfois même des milliers de mules aux États-Unis entre les centres de production de grain et leurs marchés. Les éléments constitutifs du sol étaient ainsi transportés vers des endroits très éloignés de leurs lieux d'origine, rendant ainsi la reproduction de la fertilité du sol d'autant plus difficile».

Comme le montre Foster, puisque «toute vie est basée sur des processus métaboliques entre des organismes et leur environnement», la rupture de cette relation entraîne des catastrophes écologiques. En relation avec cet argument, Foster avance de façon convaincante que Marx était un promoteur de la «durabilité/soutenabilité». Il cite une lettre où celui-ci décrit ce que serait un monde soutenable: «L'homme socialisé, les producteurs associés gouvernent le métabolisme humain avec la nature de manière rationnelle, le plaçant sous leur contrôle collectif.»

De manière importante, Foster évoque le débat à l'intérieur de la tradition marxiste à propos de la question de savoir si la destruction environnementale provoquera par elle-même une crise économique et dans quelle mesure exactement la destruction écologique figurerait dans l'analyse de Marx et d'Engels. Foster explique l'œuvre de James O'Connor, un économiste marxiste qui a avancé le premier l'idée de la «seconde contradiction du capitalisme.»

Selon O'Connor, la «première contradiction» est la contradiction économique provoquée par l'inégalité de classe et par la crise économique engendrée par la surproduction et la «sous-consommation». La «seconde contradiction» est que le pillage des ressources environnementales – qui en partie génère du capital, et donc des profits – finit par détruire le monde très naturel duquel le capitalisme dépend pour survivre.

Comme l'explique Foster, «le capitalisme en tant qu'économie mondiale... incarne une logique qui n'accepte aucune limite à sa propre expansion et à son exploitation de son environnement. La Terre en tant que planète... est par définition limitée. C'est une contradiction absolue dont il n'existe aucune échappatoire terrestre.»

O'Connor, lui, suggère qu'il y a une limite naturelle que le capitalisme ne pourra pas ou ne voudra pas dépasser. Foster a un point de vue différent, comme il l'écrit: «Nous ne devrions pas sous-estimer la capacité que possède le capitalisme à accumuler même

au milieu de la destruction écologique la plus flagrante, à profiter de la dégradation environnementale et à continuer à détruire la Terre jusqu'à un point de non-retour, tant pour la société humaine que pour la plupart des espèces vivant dans le monde.»

En d'autres termes, les dangers d'un problème écologique devenant de plus en plus grave sont *d'autant plus sérieux* que le système ne possède pas de mécanisme régulateur interne (ou externe) qui l'obligerait à se réorganiser. Il n'existe pas d'équivalent écologique du cycle économique des récessions périodiques.

En d'autres termes, le capitalisme en tant que système de coûts non payés conduira à la barbarie sous la forme d'un effondrement écologique, à moins d'un mouvement social et politique exigeant un système différent.

Les lecteurs trouveront dans le livre de Foster des développements intéressants à propos de ces débats dans les cercles écosocialistes autour de la compréhension qu'avait Marx de la crise environnementale et de la relation de celle-ci aux contradictions et aux crises du capitalisme. Foster argumente que Marx pensait qu'une société socialiste aurait besoin de se réguler en vue de sa soutenabilité. Il écrit : *« Il n'y a nulle part d'indication dans les écrits de Marx qui permettrait de penser qu'il croyait qu'une relation soutenable avec la Terre découlerait automatiquement de la transition vers le socialisme. Au contraire, il a plutôt insisté sur la nécessité d'une planification dans ce domaine. »*

Cela nous conduit à la dernière partie de son livre, qui est la moins développée et d'ailleurs la moins convaincante. Alors que Foster termine en écrivant que c'est *« seulement au travers d'un changement fondamental au centre du système [qu'il peut y avoir] une vraie possibilité d'éviter l'ultime destruction écologique »*, il consacre son dernier chapitre aux « alternatives » au modèle capitaliste, principalement en Amérique latine.

Mais les alternatives qu'il présente, y compris celles au Venezuela et à Cuba, sont très pauvres en détails concrets. On doit se demander comment une économie basée sur la richesse pétrolière, comme l'est le Venezuela, peut représenter un modèle de société soutenable.

Ce n'est pas pour dire que les changements dans le Venezuela de Chavez ne doivent pas être soutenus et compris comme des réformes. Mais présenter le modèle d'un capitalisme dirigé par l'Etat comme étant un vrai socialisme – au lieu d'un socialisme venant d'en bas dans lequel les travailleurs dirigeraient eux-mêmes la société – fait peu de sens après qu'il a consacré les 250 pages précédentes à dénoncer le système capitaliste non planifié.

C'est un vrai problème pour les socialistes d'aujourd'hui que nous ayons derrière nous presque un siècle d'idées déformées au sujet de ce qu'est le socialisme. Foster n'évoque malheureusement cela que dans un paragraphe, et c'est tout. Il n'y a pas chez lui de tentative de développer la nécessité de commencer une lutte pour un monde différent, et pour une idée du socialisme qui soit différente de la version imposée d'en haut.

Le livre de Foster a aussi trop peu de liens avec les luttes effectives. Un meilleur point de départ aurait été les traditions de lutte des syndicats dans une bonne partie de l'Europe qui ont contribué aux réformes en faveur de l'environnement.

Un exemple concret qu'il donne et qui mérite considération est celui des « programmes d'agriculture urbaine extensive » à Cuba. La nécessité de nourrir une société, lorsqu'on n'a pas de pétrole, n'est pas un problème facile à résoudre. Foster nous offre un coup d'œil sur un système agricole urbain qui sustente la société cubaine et qui semble établir un pont entre la ville et la campagne. Mais il n'examine pas ces questions en profondeur, et laisse donc sans réponse la question de savoir si cela peut être un modèle pour le reste du monde.

Finalement, le message du livre est que nous devons mettre fin au système du profit si nous voulons guérir la « fracture métabolique » qui a été un produit du capitalisme. Foster argumente avec justesse :

« Une grande partie de ce que nous considérons comme naturel est le produit du capitalisme. Nous sommes éduqués pour croire que les relations de marché capitalistes sont plus naturelles, plus irréfutables, que quoi que ce soit d'autre dans la Nature. C'est avec cette façon de penser que nous devons rompre si nous voulons restaurer notre relation à la Terre. »

Voilà un argument pour la révolution – une révolution socialiste et écologique à l'échelle mondiale. **Erik Wallenberg**

[3] John Bellamy Foster, *Marx's Ecology: Materialism and Nature*, Monthly Review Press, New York, 2000. (Réd.)

[4] Rachel Carson, *Silent Spring*, Houghton Mifflin, Boston, 1962. Traduction française : *Le printemps silencieux*, Plon, Paris 1963, Livre de Poche, 1968. (Réd.)

[5] Le « pic » du pétrole est habituellement défini comme le moment où la moitié des réserves totales a été extraite. A partir de ce moment, la production, même avec des efforts d'exploration et d'extraction accrus, ne peut que baisser. Le débat entre spécialistes porte sur les méthodologies pour déterminer ce moment ainsi que sur la question de savoir si au niveau mondial ce moment a déjà été dépassé, quand il l'a été ou quand il le sera. La fourchette évoquée étant 2005-2030. Voir à ce sujet : Colin Campbell, Jean Laherrère, « La fin du pétrole bon marché », *Pour la Science*, mai 1998. John Bellamy Foster discute la version originale en anglais de cet article fameux, parue dans *Scientific American* en mars 1998, dans son article « Peak Oil and Energy Imperialism » paru dans le numéro de juillet-août 2008 de la *Monthly Review*. (Réd.)